

Bernard Vandermersch

L'incorporation : problèmes cliniques et topologiques

Rappel de l'argument

L'animal humain a un corps avec lequel il pense, rêve, parle, agit, jouit.

Lacan va jusqu'à dire que c'est le corps du langage qui fait le corps au sens naïf « de s'y incorporer ».

Cette incorporation ou invasion du langage produit à l'ordinaire, mais pas toujours, une désertification de sa jouissance première (mythique ?) qui se réfugie sur les bords officiels qu'utilise la pulsion.

D'où viennent ces bords que l'anatomie ne fait que suggérer et que certains syndromes psychotiques déspecifient voire annulent ? Qu'est-ce qui rend possible que des morceaux détachables du corps puissent disparaître de sa représentation ? Y a-t-il d'autres lieux de recel pour un sujet ?

J'interrogerai le rôle que joue l'incompatibilité des espaces du corps et du langage dans le surgissement du phallus à partir duquel s'ordonnent les différentes logiques du sujet.

La psyché est étendue, n'en sait rien. Freud

Je partirai du texte *Radiophonie*¹ :

« Je reviens d'abord au corps du symbolique qu'il faut entendre comme de nulle métaphore. À preuve que rien que lui n'isole le corps à prendre au sens naïf, soit celui dont l'être qui s'en soutient ne sait pas que c'est le langage qui le lui décerne, au point qu'il n'y serait pas, faute d'en pouvoir parler.

Le premier corps fait le second de s'y incorporer.

1 · Lacan J., *Scilicet 2/3*, Paris ; Le Seuil, 1970, p. 61.

D'où l'incorporel qui reste marquer le premier, du temps d'après son incorporation. Rendons justice aux stoïciens d'avoir su, de ce terme, l'*incorporel*, signer en quoi le symbolique tient au corps.

Incorporelle est la fonction, qui fait réalité de la mathématique, l'application de même effet pour la topologie, ou l'analyse en un sens large pour la logique.

Mais c'est incorporée que la structure fait l'affect, ni plus ni moins, affect seulement à prendre de ce qui de l'être s'articule, n'y ayant être que de fait, soit d'être dit de quelque part.

Par quoi s'avère que du corps, il [l'être] est second qu'il soit mort ou vif.
[...]

Le corps, à le prendre au sérieux, est d'abord ce qui peut porter la marque propre à le ranger dans une suite de signifiants. Dès cette marque, il est support de la relation, non éventuel, mais nécessaire, car c'est encore la supporter que de s'y soustraire.

D'avant toute date, Moins-Un désigne le lieu dit de l'Autre (avec le sigle du grand A) par Lacan. De l'Un en moins, le lit est fait à l'intrusion qui avance de l'extrusion ; c'est le signifiant même. »

J'illustre cette intrusion qui avance de l'extrusion par le schéma souvent produit :

$$S \rightarrow (S \rightarrow (S \rightarrow (S \rightarrow A)))$$

A pouvant à chaque opposition au signifiant être remplacé par $S \rightarrow A$ dans la mesure où A est le lieu du signifiant, c'est-à-dire un lieu d'éléments non « collectivisables » du fait d'être définis par la $S \neq S$.

L'incorporation de *Radiophonie*, si elle reprend le signifiant *Einverleibung* de Freud, 1915, en donne une raison plus radicale et inversée où la voracité vient de l'Autre en tant qu'il est en quête de corps à supporter son *Un-en-moins*. Notons aussi la proximité du terme avec celui d'incarnation où les théologiens ont vu l'instant où l'infini vient dans le fini.

Quels sont donc les effets de l'incorporation de la structure ?

J'en isole trois :

1 - l'affect

L'affect n'est pas l'apanage du sujet divisé de la névrose. C'est dans la psychose maniaque que la voracité de l'Autre se déploie avec le plus d'évidence.

Le maniaque, par quelque mécanisme qui le déleste de l'objet *a*, est offert à une dévoration signifiante sans la perte du *plus-de-jouir* qui l'arrimerait à un lieu fixe. C'est un pur sujet logique, réduit à l'automatisme de la chaîne signifiante, d'où le tragi-comique de sa situation. Le mélancolique est pris au contraire dans la désaffection du symbolique et risque une désincorporation qui soulagerait l'Autre de l'infection d'un corps réduit à l'objet innommable. Le syndrome de Cotard réalise une figure stable où la désaffection par l'Autre, comme *Moins-Un* se traduit par le maintien d'un symbolique plein, hypochondrie délirante d'un corps sphérique occupant tout l'espace-temps.

David Bernard dans un article paru dans le dernier numéro de *l'Evolution psychiatrique*, « Honte et paranoïa », souligne bien la différence entre la honte du paranoïaque et celle du névrosé obsessionnel.

Une même distinction est à faire pour l'angoisse. Celle du psychotique, faute d'un fantasme, ne lui laisse pas la possibilité d'y engager son désir et de ce fait n'a pas la même valeur éthique que celle du névrosé.

2 - La perte du rapport à l'instinct

La physiologie du corps humain est celle d'un primate mais sa régulation est sous la dépendance du langage, qui impose son ordre de satisfaction à quoi la satisfaction des besoins peut faire défaut.

De ce fait, la santé du corps du névrosé n'est pas celle d'un psychotique.

L'une, sous la dépendance de la castration, est plus exigeante pour le sujet dans son rapport au désir, l'autre dans son rapport à la norme.

3 - L'image spéculaire

L'aliénation à cette image – qui va au-delà du repérage de sa dépendance du corps qui s'y reflète et que certains animaux acquièrent – est un effet de l'incorporation, *i.e.* d'une aliénation symbolique avec la nécessité de sa reconnaissance par un trait de l'Autre.

4 - Une quatrième conséquence pourrait être la contingence du phallus.

Comment concevoir cette incorporation ?

La notion d'immersion.

Y a-t-il quelque chose de commun entre incorporation et immersion ? Dans l'article « Sujet » du dictionnaire Larousse j'ai écrit : « le sujet est un effet de l'immersion du petit d'homme dans le langage », mais ce terme d'immersion, je l'entendais comme métaphore.

En fait ce terme a une définition mathématique précise, que je traduirais ainsi : mode d'introduction d'un objet dans un espace qui tolère qu'un point de l'espace immergeant héberge deux ou plusieurs points de l'objet immergé, soit un surencombrement.

La première idée était donc celle du corps dans un bain de langage, celle que m'inspirait sans doute le rite du baptême et de la nomination.

La deuxième idée, due à la lecture de *Radiophonie*, est d'inverser le sens de l'immersion : non plus le corps dans le langage mais le corps du langage dans le corps. Quel est alors l'effet de l'immersion d'un corps comme le langage dans l'espace du corps « naïf » ?

La troisième idée est que le corps « naïf », devenu corps de ce que la structure du symbolique s'y est incorporé, est devenu à son insu comme le symbolique : plan projectif. Or il existe un « conflit d'espace » entre le plan projectif et l'espace commun. Il ne peut y être plongé mais seulement immergé (*i.e.* en acceptant les conventions citées plus haut). Autrement dit, après l'incorporation, il y a un « excès de corps » dans l'espace. Ce que traduit la nécessité d'une ligne d'interpénétration et dans l'immersion choisie par Lacan, le *cross-cap*, deux singularités fortes dont le point φ , qu'il identifie au phallus.

De ce fait la castration pourrait être considérée comme un effet de ce conflit d'espace :

Est-ce que cet excès de points du corps – qui a subi l'incorporation du symbolique – ne commande pas le détachement d'une partie de ce corps pour lever le conflit ?

La question peut être formulée autrement :

Le phallus est-il un effet de l'incorporation ou doit-il être là dans le discours de l'Autre d'avant toute incorporation ?

Je propose cette réponse anticipée : si le phallus, identifié au Nom-du-Père dans le schéma R considéré comme plan projectif, est une propriété intrinsèque (au moins un point moebien dans la topologie du fantasme) et donc doit être là dans le discours de l'Autre, deux autres aspects topologiques du phallus, le point φ du *cross-cap*, mais aussi le point fixe de Brouwer qui semble à l'origine de la fonction φ des formules de la sexualité, supposent une immersion (et donc l'incorporation).

Avant de poursuivre essayons de voir ce qu'est cet espace à trois dimensions qui héberge le corps.

Notons que Lacan ne considère les objets topologiques qu'en situation d'immersion sans trop dire ce qu'est cet espace « immergeant ».

Tous les schémas topologiques de Lacan font usage, non pas seulement des propriétés intrinsèques (orientabilité, connectivité...) des objets (tore, bouteille de Klein, *cross-cap*, bande de Mœbius etc.) mais tout autant des propriétés liées à leur immersion (nombre de faces, spécularité, singularités).

Ce n'est que dans « RSI » que Lacan s'interroge sur ce pourquoi nous avons une idée des trois dimensions de l'espace euclidien en se demandant si ce n'est pas lié à nos trois dimensions subjectives RSI. C'est un fait que R, S et I, les trois dimensions en tant qu'elles font chaîne (nœud borroméen) sont plongées elles-mêmes dans un espace à trois dimensions. Dans R4, tous les nœuds deviendraient triviaux et toutes les chaînes disparaîtraient. Mais chaque dimension est elle-même faite d'une consistance : Imaginaire, d'un trou : Symbolique et d'une ex-sistence : Réelle.

Nous sommes donc dans une disposition évoquant une structure fractale : R, S, I sont chacun composés de RSI, le tout plongé dans un espace à trois dimensions, peut-être lui-même réductible à RSI.

Toutefois, dans *Radiophonie* le corps symbolique devance logiquement le corps vécu, et lui imprime sa structure. Reste le corps réel, lequel ne peut être confondu avec le corps biologique (de plus en plus déchiffré et imaginé) mais plutôt au corps de la jouissance, celui que la médecine laisse échapper de sa prise.

En fait ce qui est incorporé, selon Lacan, c'est la structure et donc du réel.

Quelle est la structure du symbolique d'avant son incorporation ?

S est un espace connexe et ouvert. Sa topologie se déduit du rapport de l'Un à l'Autre.

$$S \rightarrow (S \rightarrow (S \rightarrow (S \rightarrow A)))$$

- S est un espace ouvert. $S(\cancel{A})$ écrit ce manque dans l'Autre.

Mais Lacan évoque plusieurs « effaçons » du sujet soit les quatre différentes façons de boucler cette fuite en abîme suggérée par cette écriture en identifiant le cercle (les parenthèses) le plus intime et le plus extérieur. Ces quatre fermetures sont : la sphère, le tore, la bouteille de Klein et le plan projectif (*cross-cap*). Il formule explicitement qu'à chacune de ces effaçons correspond l'une des facettes de l'objet *a* : oral, anal, scopique, vocal.

a devient l'*enforme* de *A*. Toutefois il ne précisera pas la correspondance et cette piste restera sans suite.

L'opération du phallus est plus restrictive : compacifier cet espace en le fermant par cet *au-moins-Un* point mœbien. Ce qui ne laisse que la solution du *cross-cap*. C'est ce qu'indique la note de Lacan sous le schéma R : le phallus identifié au Nom-du-Père resterait visible dans la surface obtenue sous la forme du point φ dans le *cross-cap*. Mais on verra que l'existence de ce point dépend du type d'immersion choisi.

- *S* est connexe. La langue n'admet aucune séparation naturelle. Il est connexe comme un disque, un segment, *i.e.* collé. Cela parce que « dans la langue il n'y a que des différences sans termes positifs » (Saussure). Aucun élément ne peut se prélever comme une bille d'un sac de billes. Darmon p. 217 : « Lorsqu'un espace connexe est divisé en deux, un espace est ouvert, l'autre est fermé. Au niveau de la coupure, la frontière adhère à l'une des deux parts. »

Cette propriété a des conséquences sur la sexuation : si le phallus fait une division des *parlêtres* entre une part mâle et une part femelle, il divisera le symbolique en un espace fermé, borné et compact, d'une part, un espace ouvert d'autre part. L'espace fermé de la φ est vectorisé par φ , l'espace Autre est aussi vectorisé par φ mais également polarisé par $S(\mathcal{A})$.

Une définition de φ est ici possible comme résultant du théorème du point fixe de Brouwer. *Quand sur un espace connexe, fermé et borné, on procède à une application qui le transforme continûment en lui-même, il existe au moins un point de cet espace pour lequel la transformation sera sans effet.* Il s'agit d'appliquer sur cet ensemble la loi du signifiant selon laquelle tout signifiant renvoie à un autre signifiant.

Mais l'inconscient n'est pas la langue,

c'est de l'écrit. Le signifiant refoulé change de propriété, il se réduit à la pulvérulence de la lettre comme le démontre le travail de Freud sur l'oubli du mot Signorelli. Les mots qui viennent à sa place sont constitués de lettres de ce mot recombinaison avec d'autres. La lettre fonctionne en effet comme un agent double, relevant tantôt du signifiant (différent de lui-même) tantôt comme réel (identique à lui-même). Cette hétérogénéité de la lettre et du signifiant implique que la structure topologique de la langue soit hétérogène.

Ce que réalise le plan projectif. Toute coupure le sépare en deux zones hétérogènes : une bande de Mœbius (espace non orientable supportant la pro-

priété de non identique à soi) et un disque (espace orientable pour l'identité à soi-même). Ce résultat n'est que contingent et trivial pour la bouteille de Klein et le tore pour lesquels d'ailleurs le théorème du point fixe ne s'applique pas. Quant à la sphère, qui « jouit », elle, du théorème du point fixe, toute coupure la divise en deux parties strictement homogènes.

Des quatre *effaçons*, le plan projectif est donc le seul à proposer une structure adéquate au fonctionnement de la langue. Ceci est cohérent avec l'usage que fait Lacan du schéma R comme structure du fantasme.

Mais il décrit aussi un fonctionnement torique dans la névrose et dans *l'Etourdit* il indique une opération (coupure et suture) à effectuer dans la cure pour passer du tore au plan projectif.

Le φ est contingent.

Pour la psychose, au moins la psychose évoluée de Schreber, Lacan produit le schéma I qu'on peut interpréter comme un plan hyperbolique : une structure ouverte non mœbienne. Il n'y a pas de phallus.

Dans la paranoïa, le sujet est à la place de φ sans sa médiation. Le sujet paranoïaque incarne l'Un dans l'Autre, mais pas l'Un parmi d'autres. Sans doute de ne pas avoir substitué l'objet *a* au phallus au temps du refoulement originaire ?

Mais même dans la structure mœbienne du plan projectif – où par définition le phallus n'est pas forclos – celui-ci n'est pas forcément apparent au sens d'une singularité comme le point φ du *cross-cap*. Il existe une autre immersion (Surface de Boy) du plan projectif qui ne présente pas de singularité forte. Toutefois il n'y a pas d'immersion possible du plan projectif dans R^3 sans ligne d'interpénétration et celle-ci semble constituer la trace nécessaire mais non suffisante du phallus.

Il faudrait aussi considérer la situation des mondes polythéistes où le réel se présente en différents lieux non unifiés sous le primat du sexuel.

Conséquences sur l'image spéculaire

L'image spéculaire est une sorte de montage de la structure du corps ayant subi l'incorporation puisqu'elle est sous la dépendance de l'idéal du moi. Ce montage a sans doute un relais organique situé dans l'hémisphère droit. Elle se détache du plan de son immersion, ce qui nécessite la présence d'un bord que la peau incarne.

Nous retrouvons pour sa constitution l'excès du corps dans l'espace. Une part de l'image doit être sacrifiée pour assurer sa consistance. L'angoisse de castration traduit d'abord la perte de la maîtrise narcissique de l'organe. Ce qui suppose l'expérience préalable de la jouissance de cet organe. Expérience qui fait perdre au sujet le support de son être phallique imaginaire. C'est à cette place que viennent les différents objets a cédés en urgence pour pallier ce défaut tant de l'Autre que du sujet.

Dès lors l'objet a change de topologie. Il va faire défaut à toute représentation. Entre $i(a)$ et a il y a différence de topologie et même conflit. Le surgissement de l'objet menace l'image.

L'angoisse signale l'irritation d'un bord « littoral » entre i et a pour l'angoisse (l'empiètement sur la réserve autoérotique) ; la honte signale un mouvement inverse, l'effraction du bord, exsudat d'objet a sous le regard de l'Autre.

L'intuition de Lacan serait que l'espace de l'inconscient proprement dit serait de type sphérique, conceptuel, sans équivoque. C'est la réalité qui aurait structure moebienne de faire sens mais soumis à l'équivoque, métaphorique. Tout cela serait permis par le passage du signifiant dans l'inconscient par sa littéralisation et son retour recombéné. La représentation (*Vorstellung*) et l'image spéculaire plus spécialement restent dans l'espace spéculaire moebien.

Si, dans la névrose, a est à sa place dans l'inconscient, *i.e.* dans sa topologie singulière, il n'en va pas de même dans la psychose.

C'est ce pourquoi si on retrouve l'affect de honte dans la psychose, comme le rappelle David Bernard, dans la paranoïa, elle est cette fois à charge de l'Autre. Le paranoïaque ne peut admettre que a soit le noyau de son être. Pourtant c'est ce que le mélancolique semble revendiquer, et même plus, de n'être que cet objet, mais c'est un sujet perdu qui a basculé dans le « tout objet ».

Cette incompatibilité entre $i(a)$ et a trouve une solution radicale dans le syndrome de Fregoli ou dans le syndrome des sosies : leur dissociation. Soit je t'identifie, Fregoli, toujours le même a derrière tes différents aspects (i, i', i''), soit je sais que ce n'est pas toi mais ton sosie malgré la même apparence (Cf. les travaux de Czermak et Thibierge).

La phobie pose la question des rapports de I, de R et de S. Elle montre une incertitude sur le lieu de recel de l'objet. Bien que son passage dans l'inconscient semble attesté, au moins dans les cas où il se littéralise (Cf. Le

petit Hans et son *Pferd* = Pr. Freud), il semble toujours susceptible de faire effraction non pas dans le symbolique mais dans l'espace spéculaire, de rouvrir une déchirure, un point de fuite dans cet espace.

Il convient sans doute de distinguer les cas. Il y a ces phobies où l'objet phobique est un signifiant ou un nom et donc passé par le refoulement mais revenant sous la forme d'un corps dans l'espace imaginaire : cheval, pigeon, araignée, serpent etc., corps sur lequel le regard ne peut toutefois pas se reposer, corps que le sujet ne peut soutenir narcissiquement.

Le corps de l'objet phobique forme un composé ambigu où l'objet *a* se maintient dans l'image. Et ce jeu avec la castration peut faire passage avec la perversion.

Mais il y a aussi des phobies de l'espace apparemment sans objet qui fasse « corps ». Mais dans ce cas, c'est le paysage qui fait corps, soit qu'il présente une perspective béante avec sa déchirure, soit au contraire dans la claustrophobie que sa fermeture ne fasse sentir ce surencombrement que le sujet y introduit.

D'autre part comment expliquer l'universalité de certains objets phobiques au delà des différences de langue ? Ce sont généralement des petits animaux hôtes de nos maisons qui ont l'art de surgir inopinément dans le champ scopique et dont se saisit la phobie opportuniste. Leur nom n'aurait donc qu'une fonction secondaire auprès de celle de faire limite et point fixe « spécifique » dans la béance de l'espace.

Un cas neurologique.

La nécessité de la perte d'une partie du corps pour apaiser le conflit d'espaces peut s'illustrer à rebours d'un cas d'héminégligence gauche par suite d'une lésion droite (rapporté par C. Morin). Cet universitaire se dessinait avec une ouverture sur le flanc gauche, tandis qu'il dessinait son visage sans aucun orifice : œil, nez, bouche. Sollicité de compléter son dessin, il a ajouté une moustache sans revenir sur ces omissions remarquables. On peut faire l'hypothèse que, dans ce cas, l'atteinte d'une partie du corps ouvrait un orifice qui épargnait au sujet la castration. Il n'avait plus à garantir sa subjectivité par la perte d'objets *a* spécifiés par leurs orifices. La disparition de la signification essentielle de ces objets, qui jusque-là avait soutenu son existence, aurait entraîné celles de leurs orifices spécifiques. Ce sujet présentait d'ailleurs depuis cet accident de sérieuses perturbations pulsionnelles, parmi lesquelles une gloutonnerie irrépressible.

En conclusion

Tout se passe comme si la fonction du phallus dans le langage, en venant compacifier l'espace du S sous la forme d'un plan projectif, provoquait du même coup un surencombrement du corps vécu. La découpe de l'objet *a* viendrait résoudre cet excès en permettant le déploiement de la bande de Moebius détachée. Celle-ci devient alors spécularisable et apte au plongement. Cependant que l'objet *a* (disque du *cross-cap*) continue d'échapper à la spécularité. Autrement dit la création du fantasme se trouverait nécessitée par l'excès qu'induit le phallus dans le corps ce que résout la découpe des orifices de l'objet *a*.

Dans la psychose la forclusion de ce point maintient la structure ouverte et rend la castration inutile. La conduite du sujet se règle par conformisme. Néanmoins quand il est sollicité de répondre en son nom de son désir sexuel, il se produit d'abord un trou de signification vite comblé par une signification de signification lourde de sens univoque que le sujet ne connaît pas mais que l'Autre sait. Dans le corps cette fermeture du sens se traduit par une hypocondrie insoluble sauf par mutilation ou par éjection de la scène.

Voilà, tout est clair ! Un peu trop sans doute puisque Lacan, avec les nœuds, se saisit d'une autre figure que celle de l'incorporation – au moins au sens de *Radiophonie* – mais d'un nouage de trois corps équivalents faisant bord à l'objet *a*. Cette incorporation d'un nouveau genre topologique invite à céder encore sur l'imaginaire de la forme (souvent belle) que gardent les surfaces topologiques pour réduire cet imaginaire à la seule consistance. ■